

La Revue du Rosaire

Organe de la Confrérie du Rosaire

Anne de G.

1911 – 1922

« Ce qui me console, aimait à répéter le vénéré P. Lintelo, sur la fin de sa vie, c'est l'assurance que me donnent des âmes éclairées de Dieu : "Il y aura des saints parmi les enfants" ».

Il ajoutait : « Une expérience va se faire : celle des enfants chrétiens normaux, nourris de l'Eucharistie dès leur matin ». (P. Bessières, *Inter Lilia*, préface).

Il est vrai que le Seigneur aime à se glorifier dans les petits.

C'est avec une joie d'âme profonde que nous proposons à nos lecteurs, particulièrement aux petits Rosaristes, un exemple frappant de cette adorable effusion de la vie divine dans les âmes d'enfants ; la gracieuse et ravissante histoire d'Anne de G.¹, morte saintement à Cannes, le 14 janvier dernier, à l'âge de dix ans et neuf mois. Histoire ravissante non point par des faits extraordinaires et merveilleux, mais par une simplicité parfaite. On reconnaîtra un modèle aussi achevé que facilement imitable.

Les premiers efforts

Née le 25 avril, Anne était l'aînée de quatre enfants. La Providence l'avait richement douée : intelligence ouverte et vive, fermeté et constance, et un charme naturel, une aisance dans son allure et ses relations qui lui attiraient d'emblée la sympathie. Ce n'est pas à dire qu'elle soit née parfaite. Il s'en faut. Les premières années, elle se révéla turbulente, impérieuse, et même parfois jalouse envers son jeune frère. Jusque vers l'âge de cinq ans, on put craindre un caractère quelque peu difficile.

Elle « se convertit » en juillet 1915, à la mort de son père. Dieu qui veille sur chacun de ses élus avait préparé ses voies avec amour et *il l'avait prévenue d'une bénédiction exquise* (Ps. 20), lorsqu'il avait constitué le foyer qui devait présider à son épanouissement. C'était un foyer chrétien, fervent.

¹ Madame de Guigné avait demandé expressément au P. Bernadot de préserver l'anonymat en ne donnant que les initiales des noms de famille (note de 2013).

Malheureusement, Anne ne devait guère jouir de l'affection de son père. Héros de la grande guerre, M. de G. tomba sur le champ de bataille, laissant quatre enfants dont l'aînée, Anne, avait cinq ans².

Mais le sang ne se perd pas. Le sacrifice du père eut pour effet immédiat un renouvellement surprenant dans le cœur de son enfant. Anne, que dans l'intimité, on appelait Nénette, en fut transformée. C'est de cette époque que date un progrès d'âme qui n'a cessé de se développer jusqu'à sa bienheureuse mort en janvier dernier.

Elle commença par les relations avec ses sœurs et son frère. Sans rien perdre de sa vivacité et de sa bonne humeur, elle se corrigea de sa tendance à les dominer. Désormais elle fut entièrement à leur service, répondant à leurs moindres désirs, se faisant de tous leurs jeux, les consolant, les amusant, les faisant travailler. Une vraie petite maman. Eux s'en aperçurent sans tarder ; frère et sœurs comprirent que Nénette avait résolu de s'oublier et qu'elle donnait toujours. L'habitude fut vite prise de se tourner vers elle : ce fut un recours perpétuel à la grande sœur de six ans parce que « elle arrangeait tout ».

Ce petit frère Jacques, elle l'a aimé avec tout son cœur, et une sorte de passion ; elle désirait ardemment « qu'il fut bon », ainsi qu'elle disait. Pour qu'il fut sage, elle n'hésitait devant aucun sacrifice, demeurait à la disposition de ce joueur infatigable, se faisant « son cheval » des heures entières et avec bonne humeur bien qu'elle eut ce jeu en horreur. Elle organise le jeu de ses cadets en se réservant le rôle ingrat ; cela n'aurait-il pas été « sa faute à elle, s'ils n'avaient pas été bons ? »

Il lui en coûta souvent de gros efforts, et même de durs sacrifices, car, elle aussi, elle était enfant, elle avait six ans, sept ans, elle aimait les jouets, et en particulier une certaine brouette qui lui était très chère parce que c'était un souvenir de son papa. Or précisément Jacques avait souvent envie de la brouette : Anne la lui prêtait généreusement, avec un bon sourire. « Elle s'oubliait toujours, raconte sa gouvernante qui la connut dans l'intimité. Que de fois elle a eu à contrarier ses goûts pour satisfaire ceux de ses sœurs et de son frère. « Ça ne fait rien, me disait-elle, comme cela ils sont bons ».

Un jour elle avait soigneusement arrangé des fleurs dans un petit charriot qu'elle était manifestement ravie de promener. Tout à coup Jacques et un petit ami qui jouaient à côté, s'emparent du charriot avec le despotisme du jeune âge et sans rien dire à Nénette ni même se douter qu'ils lui faisaient grande peine, jettent les fleurs et s'en vont. Elle ne put comprimer les larmes. Mais à travers ses larmes :

2 En juillet 1915, Anne avait non pas cinq ans mais quatre ans et trois mois. (note de 2013).

« Je suis contente, dit-elle, ils s’amusent ».

Un autre jour elle eut un mot charmant. On lui avait dit que la première dent qui tombe, apporte un cadeau. Comment cela se fait-il ? Les quatre frères se le demandaient sans bien comprendre. Or le grand jour arriva. Nénette perdit sa première dent et le soir même le facteur apporta un gros paquet au nom de Mademoiselle Anne de G. Tout le monde était là. Quelle allégresse à la vue d’une ravissante poupée en porcelaine avec laquelle on se met aussitôt à jouer ! Hélas ! la joie fut courte. Jacques était là, lui aussi. Comment fit-il ? On ne sait. Mais le précieux jouet était bientôt à terre, en morceaux. La première stupeur passée, Anne voit son frère en pleurs ; elle le console, l’embrasse, et puis, tout bas, à sa gouvernante, ce mot délicieux sur des lèvres de sept ans : « Tant mieux, je ferai le sacrifice d’Abraham ! »

Elle priait de tout son cœur pour ses sœurs et son frère. Quand Jojo s’oubliait à commettre quelque désobéissance, Nénette se mettait à prier avec confiance ; et s’il persistait, elle montait jusqu’à sa chambre, grimpait sur son lit pour atteindre le Christ qui le bénissait, et le baisant de tout son cœur : « Jésus, faites que Jojo soit bon ! » – « Nénette, c’est notre petit bon Dieu », disait sa plus petite sœur Marie³, qui a maintenant sept ans.

Un cœur simple et pur

C’était pourtant une enfant bien simple, comme les autres pour l’extérieur, sans rien d’extraordinaire. C’est en obéissant avec simplicité, en jouant avec charité, en travaillant avec joie, dans la petite vie monotone de chaque jour qu’elle s’est sanctifiée. Ses petits devoirs d’enfant, elles les accomplissait avec soin, avec cœur. Elle aimait tant « le bon Jésus » qu’elle pensait à lui à tout moment. Que de fois on l’a vue s’arrêter de jouer pour dire : « Bon Jésus, je vous aime ! » ou bien : « Je veux que pour Jésus mon cœur soit pur comme un lis ! » Devant une peine : « Je veux donner tous mes sacrifices à Marie pour qu’au Ciel elle les donne à Jésus ».

De bonne heure, par une profonde intuition de cœur, elle comprit que la mort de son père avait fait au foyer un grand vide, et elle s’efforça de témoigner à sa mère et à son grand-père une vive affection : elle le faisait surtout par une obéissance toute spontanée et joyeuse et par des attentions continuelles et très délicates. Délicatesse quelle apporta en toutes ses relations, en particulier avec les domestiques de la maison ; si on lui offrait un goûter ou quelques friandises, elle ne manquait jamais de leur réserver la bonne part ; chaque dimanche elle rapportait son pain béni de la grand’messe pour la cuisinière. Un de ses plaisirs,

3 Marie-Antoinette surnommée Marinette.

dès qu'elle sut tenir l'aiguille, était de tricoter pour les pauvres, mettant grand soin à faire du bon travail, recommençant plusieurs fois afin, disait-elle, de « donner quelque chose de bien pour les petits pauvres ». Elle choisissait pour eux ses plus beaux jouets : « Les plus jolis et les moins abimés, sans quoi je ne ferais pas de sacrifice ».

Richesses intérieures

Le moment de la première communion arriva. Elle la fit le 2 mars 1917. Elle n'avait pas tout à fait six ans. Mais sans aucun doute elle était prête à recevoir le pain de vie. Pourquoi sommes-nous si lents à admettre que les enfants sont capables de la vraie sainteté ? L'hagiographie ne nous rapporte-t-elle pas de très nombreux exemples de précocité spirituelle ? Sainte Rose de Lima fit le vœu de virginité à cinq ans. À sept ans, la bienheureuse Stéphanie Quinzani émit les trois vœux de religion. « C'est surtout à l'âge de sept ans, raconte Bellarmin de saint Louis de Gonzague, qu'il fut donné à Louis de connaître Dieu, de mépriser le monde, et de commencer une vie parfaite ; il me disait lui-même bien souvent que sa septième année avait été celle de sa conversion ».

– « Oui, ma mère, disait sœur Thérèse de l'Enfant Jésus à sa supérieure, depuis l'âge de trois ans je n'ai rien refusé au bon Dieu ». (Histoire d'une âme, ch. XII).

Anne de G. fut de cette race sainte. « Je n'ai jamais vu Anne refuser le moindre sacrifice », témoigne sa gouvernante. La vie spirituelle, de très bonne heure, prit en son âme de magnifiques accroissements. Il semble que la première communion l'ait introduite dans la vie contemplative. Qu'on ne crie pas à l'impossibilité sur son jeune âge ! Les théologiens n'assurent-ils pas que l'entrée dans la contemplation, qui pour les adultes se fait d'ordinaire par une préparation lente et douloureuse, est bien plus simple et rapide pour les enfants ? « Cette souffrance du début, dit le P. de la Taille, (*L'Oraison contemplative*, p. 27), est épargnée aux enfants quand Dieu les prévient de la grâce contemplative ; parce que, fraîche et toute neuve, leur âme n'a pas encore d'habitudes contractées, qui lient l'exercice des dons et gênent la lumière de foi : d'où pas de déchirement à accomplir, pas de fibres vivantes à briser. D'où aussi une bien plus grande rapidité dans la montée de cette lumière. C'est pourquoi il est important que les enfants reçoivent le Saint-Esprit quand ils peuvent le mieux profiter de ses dons, c'est-à-dire lorsqu'ils arrivent à l'âge de la connaissance de Dieu ; et de même il importe qu'ils reçoivent l'Eucharistie au même âge, parce que l'Eucharistie est en propre le sacrement de la charité, et que la charité est l'initiatrice de la contemplation. *Aussi voit-on, avec surprise, bien qu'on dut s'y attendre, que les petits enfants reçoivent de la première communion précoce une affluence de dons divins, comme beaucoup d'adultes, même pieux et exemplaires, n'en recevront jamais en*

cette vie. »

La vie si rapide et simple d'Anne, morte à dix ans et quelques mois, est une ravissante illustration de ces lignes du savant professeur romain. « Mon petit Jojo, disait-elle à son frère quand elle se fut approchée quelques fois de la Table sainte, *tu verras comme tu seras heureux après ta première communion !* ». Cette enfant était heureuse parce qu'elle vivait du Dieu qu'elle avait reçu. Quand elle avait communié le matin, raconte sa gouvernante, elle ne l'oubliait pas de la journée. Je la vois encore s'arrêter parfois, se recueillir une minute pour dire avec cœur : « Merci, bon Jésus ! » et repartir pour jouer avec ses frères. Un jour on la trouve agenouillée sur une marche de l'escalier. Interrogée sur ce qu'elle faisait : « Je remercie le bon Jésus de ce qu'il veut bien venir dans mon cœur ». Elle aimait faire des images où elle dessinait un calice et, au dessus, une hostie rayonnante, avec ces mots : « O Jésus, dans la petite hostie comme je vous aime ! »

« Une âme qui prie »

Sa prière, très vite, était devenue simple, mais profonde, d'une confiance absolue. Un jour qu'on se préoccupait autour d'elle : « Dieu est là, c'est lui qui permet tout, dit-elle : Pourquoi tant se tourmenter. Je comprends bien qu'on ait de la peine, mais puisque Dieu est là ! » Elle comprenait pourtant bien les épreuves et les souffrances de sa mère sur qui était retombé tout le poids du foyer ; elle les partageait et par des démonstrations affectueuses elle s'efforçait de les adoucir. Mais elle lui disait : « N'ayez pas de chagrin, Maman chérie, puisque le bon Dieu le permet, c'est pour notre bien ».

Elle croyait de toute son âme à la parole évangélique : « Tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez ». Elle demandait et obtenait la conversion des pécheurs. Quand il s'agissait d'obtenir une conversion rien ne pouvait l'arrêter ; elle s'imposait mille petites mortifications morales et physiques et entraînait son frère et ses sœurs à suivre son exemple. Aucun effort ne lui semblait trop grand pour sauver une âme. « Puisque c'est pour sa gloire, disait-elle avec une assurance candide, il ne peut pas me le refuser ». De même pour les moindres choses. Elle croyait. « Un jour que je cousais, raconte sa gouvernante, et que mon fil se cassait à tout moment, je l'entendis adresser une invocation toute simple au bon Dieu, puis se retournant vers moi : « Est-ce qu'il casse moins maintenant ? »

C'est ainsi qu'elle vivait. Tout lui servait pour s'élever vers le Seigneur, les peines et les joies, ses petits travaux et ses jeux. Elle entrait aisément en contact avec le divin. « Dans sa prière du matin et du soir ou quand nous étions à l'église, dit sa gouvernante, j'ai toujours senti en Nénette une âme qui prie ». Pour elle, le bon Dieu était le Dieu vivant. Elle ne savait pas encore lire que déjà elle suivait la

messe avec amour dans un petit paroissien en images, sans perdre un geste du prêtre. Elle avait d'ailleurs cette dévotion à la messe et ce goût profond de la liturgie qui supposent l'intelligence des choses divines. Le Seigneur les accordait à sa pureté et à sa générosité. Un dimanche d'hiver, parce qu'elle était enrhumée et qu'il faisait fort mauvais temps, sa maman avait ordonné de garder le lit. Que fait-elle ? Pendant que la famille est à l'église, elle chante, dans son lit, avec sa sœur Marinette, toute la messe.

Son âme se mouvait avec tant d'aisance dans les choses religieuses qu'il faut bien reconnaître dans cette précoce facilité l'exercice à un degré rare des dons du Saint-Esprit. La religieuse qui lui a fait le catéchisme nous écrit : « Anne avait cinq ans quand elle vint au catéchisme. Trop simple pour être timide, elle fut de suite à l'aise au milieu d'une vingtaine de petites filles dont plusieurs avaient neuf et dix ans. Son attention pleine de respect frappait autant que l'intelligence de ses réponses. Quand une question restait sans solution, instinctivement toutes les têtes se tournaient vers Anne qui de sa petite voix tranchait immédiatement la difficulté. « Cette petite fille sait donc tout », murmurait chaque fois d'un ton plus admiratif une fillette de neuf ans (Charlotte de R.).

Après sa première communion, ce ne fut plus seulement sa science religieuse qu'admirent ses compagnes, mais son oubli d'elle-même, son aimable charité, sa piété, ses manières douces et charmantes. Chacune demandait à être placée auprès de cette petite fille si sage, si « recueillie ».

Vers l'âge de sept ans, sa piété se transforma visiblement. Un jour elle demanda à sa mère : « Maman, voulez-vous me permettre de prier sans livre pendant la messe ? – Pourquoi donc ? lui dit sa mère. – Parce que je sais par cœur les prières de mon paroissien et que je suis souvent distraite en les lisant, tandis que lorsque je parle au bon Jésus je ne suis pas distraite du tout : c'est comme quand on cause avec quelqu'un, Maman, on sait bien ce qu'on dit. – Et que dis-tu, au bon Jésus ? – Que je l'aime. Puis je lui parle de vous, des autres, pour que Jésus les rende très bons. Je lui parle surtout des pécheurs ».

La permission fut accordée. Depuis lors, à la messe, quand elle avait lu l'Évangile du jour, elle fermait les yeux et s'absorbait complètement dans ce cœur à cœur avec son Jésus. Et cela simplement, sans se douter que sa piété était remarquable. Elle aurait voulu communier tous les jours ; mais sa santé ne le permettait pas. Lorsqu'elle revenait de la sainte Table, elle faisait l'édification de tous. Perdue en Dieu, rien n'existait plus pour elle ; il fallait la guider comme un aveugle, pour lui faire retrouver sa place. « J'ai été frappé de la piété de votre Nénette, écrivait-on à sa mère, et de la figure toute angélique qu'elle avait en revenant de la sainte Table. On eut dit un ostensor vivante qui s'avance tout

rayonnant de candeur respectueuse et de piété ».

« Lorsque je suis bien recueillie, disait-elle à une religieuse, le bon Jésus me parle. – Et que vous dit-il ? – Qu’il m’aime beaucoup », répondit-elle simplement.

« Rosariste »

Elle avait une dévotion touchante à la Sainte Vierge. Ce qui aurait pu surprendre, à cause de son âge si tendre, c’est qu’elle aimait à invoquer la mère de Dieu plus particulièrement sous le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs et à la contempler au pied de la Croix. Encore un signe que la grâce ne cessait de creuser des profondeurs en cette enfant. Elle avait comme une intuition du martyr de Marie. Dans le parc du Reray, propriété familiale où elle passait l’été, se dresse une statue de la Sainte Vierge qu’elle aimait beaucoup ; elle lui donna un nom : Notre-Dame des consolations. Toute petite, elle avait tracé d’un dessin bien primitif une image ; elle écrit au bas ces mots qui disent la préoccupation de son âme : « Debout au pied de la Croix sur laquelle son Fils était cloué, Marie pleurait... Donnez-moi la grâce de pleurer avec vous ». Et elle expliquait pourquoi elle voulait pleurer : parce que Jésus n’était pas assez aimé. « Combien de fois, raconte sa chère “Demoise”, ses yeux se sont remplis de larmes lorsqu’elle entendait parler du mal qui se fait dans le monde. Parfois, elle était prise d’indignation en apprenant que quelqu’un ne faisait pas son devoir. Mais elle se reprenait très vite, la prière jaillissait de son cœur : “Ô mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas... rendez les bons !” »

Le premier samedi de chaque mois, elle s’efforçait plus encore que de coutume d’éviter la moindre faute, et elle offrait toutes ses prières et ses actions en réparation des péchés commis contre la Sainte Vierge.

« C’est notre jour », disait-elle. Elle aimait beaucoup le Rosaire. Pour son dernier mois d’octobre, elle prit la résolution « de cueillir des roses sans épines – elle voulait dire : des sacrifices offerts joyeusement durant le mois du Rosaire – pour les offrir le jour de la Toussaint. Papa sera si content de présenter le bouquet de ma part à la Sainte Vierge ! »

Son dernier voyage, en octobre 1921, fut pour venir du Reray en Bourbonnais à Cannes. Le voyage est long en automobile. Anne ne cessait de prier tout le long du chemin ; elle disait son rosaire à diverses intentions. Souvent interrompue, elle reprenait doucement sa dizaine. Comme toujours d’ailleurs, sa prière ne l’empêcha nullement d’être toute aux autres : elle garda étendue sur elle une de ses petites sœurs afin que celle-ci ne souffrit point du voyage et alors qu’elle-même avait grand mal à la tête et au dos. L’altération de ses traits témoignait seule de sa fatigue.

Dernier épanouissement

À Cannes, dès novembre, la vie quotidienne reprit son cours. Nénette étudiait avec ardeur. Malgré son jeune âge, il semblait à tous qu'elle était parfaite. On ne lui voyait aucun défaut. On sentait en elle une vie intérieure profonde. Sa piété était de plus en plus rayonnante. Le jour de la Toussaint, à l'église, elle parut comme transfigurée, les traits illuminés. Il y eut même des personnes qui quittèrent leur place pour mieux voir ce profil qui paraissait céleste. La veille de la Noël, elle eut encore cette même expression.

Ses relations avec l'extérieur prenaient de plus en plus un caractère de bonté, de douceur surnaturelle et produisaient une efficacité mystérieuse. Non seulement sa famille subissait ce charme, mais ceux même qui ne faisaient que l'entrevoir : « Quelle est donc cette enfant ? demande une religieuse qui la rencontre par hasard en promenade. On voit Jésus dans ses yeux ». À peu près à la même époque, un pauvre auquel elle donne un petit sou ne peut s'empêcher de dire qu'une *petite sainte* lui a fait l'aumône.

Quels étaient donc les desseins du Seigneur sur cette enfant ? « Quand je serai grande, disait-elle, je serai carmélite. – Pourquoi carmélite ? lui demande-t-on. – Pour la gloire de Dieu ». Mais la Providence en avait disposé autrement. Elle était mûre pour le ciel. Lorsqu'une âme est arrivée à sa perfection, pourquoi le Seigneur la laisserait-il sur la terre ? « C'est une grande chose que l'exercice assidu du saint amour, dit saint Jean de la Croix. L'âme arrivée à la perfection et à la consommation de l'amour ne peut rester longtemps, soit en cette vie, soit en l'autre, sans voir la face de Dieu ».

Les derniers jours

Le lundi 19 décembre, Anne se plaignit de souffrir beaucoup à la tête et au dos. On crut d'abord que le mal n'aurait pas de suites graves et durant la première semaine on demeura sans inquiétude, bien que l'enfant fut à certains moments dans de très vives souffrances, d'ailleurs courageusement supportées.

Mais le 27 décembre, le mal s'aggrava et le danger apparut très grave. Écoutons le récit de la mère d'Anne qui ne quitta pas un moment le chevet de sa fille ; rien ne saurait mieux nous faire voir comment a souffert et est morte cette angélique enfant :

« Le 27 au matin, le docteur fut frappé de l'aspect de l'enfant ; je la croyais endormie, mais pour les yeux éclairés du médecin ce sommeil semblait être le coma. Toutefois avant midi Anne était sortie de cette torpeur et nous parlait avec une lucidité parfaite, mais les maux de tête, et les douleurs de dos étaient intolérables.

Au sortir d'une crise affreusement douloureuse qui avait arraché des larmes à la petite malade, je lui dis :

“Tu as souffert bien courageusement, ma chérie : tu as sûrement consolé le Cœur de Jésus et contribué à la conversion des pécheurs.

– Oh ! Maman, comme je suis heureuse, répondit-elle. Je veux bien souffrir encore”.

Sa grande préoccupation était de ne pas fatiguer les personnes qui la soignaient. Elle demandait des nouvelles de ceux qu'elle savait malades et priaït aux intentions de chacun. Elle s'intéressait spécialement à deux enfants et à une jeune fille que le docteur disait être atteints d'un mal pareil ; elle en demandait des nouvelles chaque jour et le médecin ayant dit qu'ils étaient moins raisonnables qu'elle, Anne répondit :

“C'est peut-être qu'ils ont plus de mal que moi ou qu'ils n'ont pas une maman aussi bonne”.

Ces trois malades guérirent, alors que le mal de Nénette s'aggravait : en l'apprenant, elle n'eut aucun retour sur elle-même et elle dit très simplement qu'elle en était ravie.

Elle se confessa pieusement le 28 décembre et manifesta un vif désir de communier. Le curé de la paroisse vint, le 30, lui donner le sacrement d'Extrême-Onction. Elle redemanda à communier le 1^{er} janvier et reçut le saint viatique. La chère enfant craignait toujours de ne pas être assez pure et de ne pas souffrir avec assez de patience et de courage. Même dans le délire elle redisait les prières de la confession, elle s'accusait de ne pas assez bien prier, puis elle récitait l'acte de contrition.

Durant les jours qui suivirent il y eut une amélioration apparente. Mais le docteur s'aperçut un matin que Nénette avait de la paralysie des muscles respiratoires sans aucune congestion pulmonaire. C'était une grande souffrance pour elle, et aussi pour nous de la voir haleter péniblement. L'impossibilité de respirer l'énervait affreusement. Cependant durant ces heures si dures, on n'entendit jamais une plainte. Au contraire elle me demandait souvent si elle souffrait avec assez de courage. Parfois elle disait seulement : “Oh la la, je suis à bout”. Un jour, je l'entendis dire tout doucement : “Mon bon Jésus, j'en ai assez”. Parfois à la fin un bon sourire détendait ses lèvres et je crois que la Sœur avait raison de dire : “Voilà Nénette qui cause avec les anges”. Sa prière était continuelle et elle demandait qu'on priât tout haut auprès d'elle pour s'y unir. Elle offrait ses journées à des intentions particulières.

Un soir, il se manifesta une agitation extrême. L'œil droit était fermé, et lorsqu'on relevait la paupière, ce pauvre œil restait immobile, la prunelle dilatée ;

la paralysie enfin ! Le docteur ne dissimulait pas que l'état était désespéré. Cependant la chère petite était toujours aussi lucide, priaît avec la même ferveur et s'inquiétait de tous. Souvent elle disait : "Maman chérie, je vous aime". Elle avait des intentions délicates pour chacun.

Le médecin avait ordonné des bains, et c'était un supplice pour Nénette. À un certain moment, comme je voulais la préparer à en accepter un : "Oh ! Maman, dit-elle, je crois que je ne pourrais pas". Mais elle se reprit bientôt : "Si le bon Dieu le veut, il m'en donnera la force". On essaya, mais il fallut renoncer, tant le moindre mouvement lui était douloureux.

Sa douceur était remarquable et il n'est pas de petit service dont elle n'ait remercié gentiment. Nous avons fini par lui défendre de dire merci à chaque compresse, mais c'était plus fort qu'elle, et alors elle s'accusait d'avoir désobéi.

Son obéissance mérite cependant d'être mentionnée tout spécialement car elle a toujours été prompte et complète, quoi qu'il lui en coûtât. Alors qu'on lui disait de dormir et que ses souffrances lui rendaient tout sommeil impossible, elle fermait les yeux et disait : "Je vais essayer, je ferai tout ce que je pourrai".

Le jeudi matin, elle m'appela pour me dire qu'elle voyait son ange gardien : "Très vrai, très vrai, il est là". Puis à deux reprises : "Je le vois, Maman, je le vois, tournez-vous, vous le verrez aussi".

Ce même jour, nous avons pensé, à deux reprises, qu'elle allait nous quitter. Nous avons dit les prières des agonisants, elle répondait à toutes les invocations que je faisais, jamais elle ne m'a dit qu'elle se voyait mourir. Mais elle comprenait son état. Ce jeudi, à un moment où elle souffrait beaucoup, je lui dis que le docteur allait venir pour la soulager : "Il me peut plus rien me faire", répondit-elle d'un ton très doux. Je suis certaine que c'est par une suprême délicatesse qu'elle ne m'a jamais parlé clairement de sa mort, mais elle faisait passer toute sa tendresse dans ce *Maman chérie, je vous aime*, qu'elle a tant redit.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, elle redit par deux fois l'acte d'espérance, elle récita sans omettre un mot la prière : *Ô ma Souveraine*, et elle demanda à la religieuse qui la veillait :

"Ma Sœur, puis-je aller avec les anges ?" Et sur la réponse affirmative : "Merci, ma Sœur, oh merci !"

Elle est partie avec les anges à l'aube du 14 janvier 1922. »

[Frère Marie-Vincent Bernadot, o.p. (1883-1941)]

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.

2^e année – N° 6 – pages 87 à 94.